

Les Pactes

POÈMES ÉTRANGES

Les Pactes

PAR

François de la Bigne

ÉDITION CANADIENNE

MONTRÉAL

1896

LA BIGNE, F.

AVERTISSEMENT

N

L'

D'

C'e

Je r

L'â

Qua

Il ne

AVERTISSEMENT

N'écoutez pas amis, les potins de la ville,
L'on m'y traite de fou, d'âne demi - savant ;
D'autres moins généreux me traitent d'imbécile,
C'est sans doute pourquoi mon poème se vend !

Je ne serai pas seul si je meurs à l'asile.
L'âne est un animal parfois plein de talent.
Quant à celui qui veut me traiter d'imbécile,
Il ne le ferait pas s'il se jugeait avant !

Mon cœur est peu sensible à la critique hostile,

Je n'ai jamais rêvé d'être un « astre levant » !

La critique est aisée et l'art est difficile,

C'est Boileau qui l'a dit : répétez - le souvent.

F. DE LA B.

Montréal, le 1er Septembre 1896.

CHANT PREMIER

Da

Au

Do

Cul

Et r

Da

L'o

Et b

LES PACTES

CHANT Ier

Dans ce pays perdu, plein de sommets arides,
Aux pieds déchiquetés par les gaves rapides,
Dont les flots surgissant des glaciers lointains
Culbutent les rochers, passent en souverains
Et renvoient aux échos leurs hurlements funèbres,
Dans ce pays perdu, surpris par les ténèbres,
L'on se sent l'âme prise en un étau de fer
Et bientôt plein d'effroi, l'on se pense en enfer !

À la base d'un pic plus aigu que les autres,
Près d'un antre creusé par les anciens apôtres
Pour pratiquer leur foi comme dans un tombeau,
Soudain surgit de terre un lugubre château;
Lugubres ses pignons ! Lugubres ses tourelles !
Les lugubres hiboux seuls y déploient leurs ailes,
Et les gens d'alentour, ayant, passant la nuit,
Surpris d'étranges sons l'ont nommé le Maudit !

À mi-côte du pic, par un sentier de pierre,
Accélérant le pas pour changer d'atmosphère,
Le cœur tout soulagé du poids qui l'oppressait,
L'on rencontre un plateau que nul ne soupçonnait.
Là, parmi les rochers, une source d'eau vive
Arrose mille fleurs qui recouvrent sa rive ;
Au centre d'un jardin s'élève un châlet vert,
Véritable oasis au milieu d'un désert !

Ne nous arrêtons pas. — Près d'atteindre les nues
Nous découvrons encor droites, blanches et nues,
Les murailles qu'un saint, pour s'approcher de Dieu
Et s'éloigner du monde, érigea dans ce lieu.
Près de lui, fatigués, harassés par la vie,
Souhaitant le repos quand la lutte est finie
Et que l'espoir est mort, quelques hommes vieillis
S'en vinrent pour mêler leurs voix aux chants bénis.

Quel contraste frappant entre ces trois asiles
Dont les hôtes, unis par la crainte des villes,
Ont choisi pour y vivre un coin si retiré,
À l'abri des tourments dont leur cœur fut navré !
Contraste plus frappant dans les êtres eux-mêmes,
Résultat imprévu de ces luttes suprêmes
Dont la scène est la vie. — En ces agrestes lieux :
Un impie, un poète et des moines pieux !

Dans le bas-fond humide où le torrent fait rage,
Le Château du Maudit abrite le grand âge
Et la jeunesse en fleur du père et de l'enfant.
Le père est un vieillard à l'œil étincelant ;
Une infernale ardeur anime sa prunelle,
Son visage est couvert d'une pâleur mortelle
Et lui donne l'aspect sinistre d'un esprit ;
Semblable à son manoir on le croirait maudit.

Stella, fille d'Aïfer, l'homme au château si sombre,
Le regard calme et doux, d'azur, sans feu, sans om-
Étalant sans orgueil ses cheveux sans égaux, [bre,
Dont la teinte compare à l'aile des corbeaux,
Semble un ange venu dans cet endroit funeste
Apporter un rayon de la beauté céleste. —
Dix-huit printemps à peine ont couronné son front
Et l'eau du vase est pure, en haut, au centre, au fond.

Il était absorbé dans un rêve mystique ;
Son œil profond et noir, de son châlet rustique,
Scrutait de l'horizon toute la profondeur,
Mais il voyait sans voir : là n'était pas son cœur.
Où donc est-il ton cœur poète aux boucles blondes ?
Près du château lugubre où rugissent les ondes,
Dans ce sentier de pierre où tu peux voir encor
Celle qui t'a laissé, rempli de rêves d'or.

Tu te pensais guéri dans cette solitude ;
Ton être était livré tout entier à l'étude,
Mais cette enfant si belle a croisé ton chemin
Et ton âme a frémi quand tu lui pris la main.
Ta sensibilité qui rendait inféconde
Ta muse de rêveur dans les tracas du monde,
Vient de nouveau troubler ta vie et ton labeur :
Poète de l'exil tu comptais sans ton cœur !

Le soir était venu. Trois fois pour la prière
La cloche avait tinté. — L'église sans lumière
Recevait un par un les moines revêtus
De longs capuchons blancs sur leurs crânes chenus.
Ils priaient tout heureux de la tâche accomplie,
Et de rayer un jour à leur trop longue vie !
Quand du temple assombri vers le ciel s'envola,
Plaintif et solennel, le « Salve Regina » !

À pas lents et voûté, dans sa robe de bure,
Un moine gravissait pieds nus la route dure
Qui le menait au cloître où son vieux cœur ému
Voulait douter du Dieu qu'il avait méconnu.
Quand les nuits sans sommeil, la gémissante plaint
De ses frères bénis faisait vibrer l'enceinte
Où se perdaient ses pas, il maudissait l'enfer
Qui l'avait envoyé pour surveiller Aïfer !

CHANT DEUXIÈME

Co

Qu

Aïf

Ne

Seu

Il t

Étr

Il r

Jeu

Liv

LES PACTES

CHANT IIme

Confiné dans son antre et ne voyant personne
Que le moine maudit qui se nommait Gabon,
Aïfer ne sortait plus de son triste donjon,
Ne franchissant jamais le mur qui l'environne.
Seul avec son passé, seul avec sa douleur
Il trouvait du plaisir dans sa navrante peine ;
Étrange sentiment qui se comprend à peine,
Il remuait le poignard qui lui perçait le cœur.
Jeune il avait été ce que chacun nous sommes
Livrant son âme neuve au souffle des désirs,

Et vidant jusqu'au fond la coupe des plaisirs ;
Jeune, il avait connu les délices des hommes !
Mais ces jours sont passés et ne reviendront pas,
Le temps a crayonné son visage de rides.
La mort fauche à grands coups de ses longs bras rapides,
Elle grimace et rit, le suivant pas à pas !
Dans la stupeur des nuits et l'effroi du silence,
Il se sent impuissant à cacher sa terreur ;
Il exhale sa rage et hurle sa fureur,
Mais l'écho seul répond aux cris de sa souffrance.

Sur les confins d'Espagne, au sommet d'un rocher
Laissant baiser aux flots sa base démolie,
Paresseuse au soleil, s'étend Fontarabie,
La ville aux chants d'amour sous le zéphyr léger.
Les fleurs ont des parfums, les femmes ont des charmes
Que l'étranger ignore, et, quand le soir venu

Il se promène seul, il se sent tout ému,
Car les rires souvent se mêlent à des larmes.
Après avoir gravi le long chemin étroit,
Que d'étranges balcons aux pilastres bizarres
Recouvrent de leur ombre et de leurs plantes rares,
Au fronton d'une église on arrive tout droit.
L'œil s'arrête étonné des images fantasques
Qu'il trouve réunies en ce temple divin :
Un ange et des démons, une viole et un nain,
Des saints et des bateaux ; c'est la piété des Basques !
Vingt ans déjà passés, Aïfer se trouvait là,
Le cœur gonflé d'orgueil, l'œil plein de convoitise,
Et, par devant Gabon, moine de cette église,
Conduisait Dolorès, la mère de Stella.

Lorsque Stella naquit, Dolorès était morte,
Victime d'un amour qui lui fut imposé.

Dans un caveau de fleurs son corps fut déposé
Et le vieillard, pleurant sur le seuil de la porte,
Maudit l'enfant nouveau qui causait son malheur.
Ayant plongé Stella dans les eaux du baptême,
Gabon, l'homme pervers, ricanant en lui-même,
S'en fut, suivi d'Aïter perdu dans sa douleur,
Porter au bas des pics cette enfant innocente.
Puis il monta, sinistre, au couvent du sommet.
Dans ce rude pays au pittoresque aspect,
Stella grandissait libre, heureuse et ignorante.
Gravissant les côteaux, et les pics et les monts,
Sur sa mule au pied sûr, elle écoutait, songeuse,
Le grondement lointain d'une mer orageuse
Ou des flots écumants dans leurs gaves profonds.
Souvent, dans les forêts à la flore sauvage,
Près d'une source pure ou d'un ruisseau d'argent,

Elle passait des jours, alanguie et rêvant
Comme rêvent parfois les enfants de son âge.

Le cœur déjà blessé, bien qu'il n'eût pas trente ans,
Par les mille chagrins dont se tisse la vie,
Rolland, pour assouvir sa soif de poésie,
Avait quitté le monde aux charmes décevants.
Son âme pénétrait les sphères inconnues,
Elle se séparait de son corps matériel,
Elle quittait la terre, elle vivait au ciel,
Dans l'extase déniée aux jouissances vécues !
Alors, se réveillant dans son châlet fleuri,
Dans la brise légère et le parfum des roses,
Il revivait encor, sous ses paupières closes,
Le délice passé de son rêve péri.
Nature de poète à la corde sensible
Que la moindre impression fait vibrer longuement,

Rolland, pour se soustraire au cruel froissement,
Venait cacher sa vie en ce site paisible.
Il n'aurait jamais cru que son humble villa
Fût le théâtre un jour d'évènements tragiques,
Mais il dut mettre fin à ses rêves mystiques,
Dans ses courses d'ermite : il avait vu Stella !

Dans la pure candeur de son âme naïve,
Stella s'était livrée à ce premier amour.
Elle montait vers lui dès que l'aube du jour
Vibrait sous l'Angelus à la note plaintive ;
Elle cherchait en vain dans le fond de son cœur
La cause de l'émoi qui lui donne la fièvre,
Quand près d'elle à genoux, Rolland pose sa lèvre
Sur son front empourpré d'une pudique ardeur ;
Un sentiment nouveau d'ivresse délirante
Dont elle avait rêvé sous les chênes touffus,

S'empare de son être et son regard n'a plus
L'étrange fixité des heures de l'attente
Prémices de l'amour ! heureux instants volés
Aux soucis quotidiens d'une existence amère,
L'âme à peine a compris de l'enivrant mystère
Les délices troublants qu'ils se sont envolés !
— Un soir Gabon surprit leur étreinte suprême
Avant de se quitter. Il sourit doucereux
D'un air qui semblait dire : enfants soyez heureux !
Mais un rictus moqueur crispait sa face blême. —

Que dirais-tu Stella si nous allions ce soir
Vers le couvent, situé sur les hauteurs neigeuses
De la montagne amie où nos âmes songeuses
Ont rêvé de bonheur et bâti notre espoir ?
Si la main dans la main sous la chapelle sainte,
Agenouillés ensemble au pied du même autel,

Prononçant tous les deux le serment éternel
Nous unissions nos cœurs en une même étreinte ?
Nous reviendrons ici réunis pour toujours ;
Nous coulerons en paix les heures embaumées
Par les derniers parfums de nos roses fanées.
Les caresses des nuits succèderont aux jours !
Dans les sentiers pierreux minés par les tempêtes,
Perdus dans les grands bois aux sommets toujours
Au travers des torrents et des rochers déserts, [verts
Nous gravirons les pics jusqu'aux neiges des faîtes.
Mais réponds donc Stella ? Viens, montons au cou-
Faire bénir par Dieu notre liaison nouvelle, [vent
Notre éternel bonheur ? — J'y vais, répondit-elle.
La bouche sur sur sa bouche elle en fit le serment !

CHANT TROISIÈME

La n

Couv

La m

Le sc

Sous

L'écl

L'ora

Le vi

Il écc

Et so

LES PACTES

CHANT IIIme

La nuit était venue et l'ombre de ses voiles
Couvrait un ciel blafard sans lune et sans étoiles,
La mer battait la grève et les gaves grondaient,
Le sommet recourbé, les arbres se tordaient
Sous le souffle violent des tempêtes d'automne,
L'éclair sabre la nue et la foudre résonne,
L'orage est déchaîné : Stella ne revient pas ;
Le vieillard est inquiet, il arrête ses pas,
Il écoute anxieux sur le seuil de sa porte
Et son vieux corps frémit comme une fuille morte.

Il cherche à distinguer dans la fureur du vent
Un cri de désespoir, la voix de son enfant,
Appel du naufragé quand l'Océan sans âme
Le précipite au fond sous le poids d'une lame.
Les affres de l'attente ont brisé le vieillard,
Ses cheveux épandus voilent son œil hagard,
Sur son front décharné de grosses gouttes perlent.
Il cherche à dominer les vagues qui déferlent
Et brisent leur écume aux pointes des récifs ;
Sous les feux de l'éclair se déchirent les ifs ;
L'eau tombe sans arrêt et l'épaisseur de l'ombre [bre.
Rendent l'ancien manoir plus sinistre et plus som-
Les loups chassés des bois hurlent dans le désert ;
Et ces bruits réunis couvrent la voix d'Aïfer,
Sur le haut de sa tour allumant une flamme
Il exprime en un cri tous les cris de son âme,

Puis écoute un instant si rien ne lui répond
Et tombe inanimé dans les bras de Gabon. —

Sous les parfums mourants de roses alanguies
Dans l'extase d'amour s'entremêlent deux vies. . . .

....

Je t'aime mon Rolland ! — Je t'adore Stella,
Repose sur mon cœur tout mon amour est là. . . .
Le sens-tu battre vif, plein d'ardeur et de flamme !
Il n'a jamais vibré pour aucune autre femme,
Vierge, pur et sans tache il vibrera pour toi ;
Je n'ai jamais juré : je te jure ma foi. —
Seule la mort pourra dans sa force brutale,
Sonner de nos destins l'heure à jamais fatale
Où ce serment d'amour sur ta lèvre pressé,
S'évanouira vécu comme un rêve passé.
C'est alors que gisant dans l'horreur de la tombe

J'attendrai plein d'espoir que le réveil du monde
Me réunisse à toi pour une éternité.
Mais laissons l'avenir sous son voile caché ;
Le présent est à nous c'est Dieu qui nous le donne.
J'aime tes cheveux noirs quand leur onde frissonne
Au souffle des baisers ; j'aime tes yeux d'azur
Quand leur regard charmant plonge limpide et pur
Dans les miens enivrés ; j'adore la pensée
Qui fait rougir ton front d'une pudeur innée,
Lorsque seuls tous les deux dans ce châlet ami
Nous effeuillons ensemble un amour infini. —
Rolland mon adoré, je t'aime aussi, dit - elle,
T'aime comme l'esclave à son maître fidèle ;
Comme un lierre enlacé sur l'arbre jeune et fort,
Je vis avec ta vie et meurs avec ta mort !

....

Sous les parfums mourants de roses alanguies
Dans l'extase d'amour s'entremêlent deux vies !

La tempête ébranlait la base de granit
De l'antique couvent. Dormez ! il est minuit,
Moines, prêtres de Dieu, dans votre monastère,
Et reposez en paix sur votre couche austère.
L'homme reclus au monde et de lui détaché,
Dans l'enceinte d'un cloître à tout jamais caché,
S'endort du sommeil pur de l'innocente vierge.
Minuit ! Gabon s'éveille et la clarté d'un cierge
Chasse pour un instant les ombres de la nuit.
N'est-ce qu'un rêve ? il dort, agité sur son lit,
Son œil est fixe et sa lèvre murmure
Des phrases étouffées en sa robe de bure :
« C'est bien, dit-il, j'y vais, le sort en est jeté,
« J'entends, je sens venir, je vois l'Éternité,

« Démon qui fut perdu par la face d'un ange,
« Aïfer ! l'heure est sonnée où le contrat étrange
« Qui te lie à l'enfer va prendre force enfin.
« Me voilà, je descends assister à ta fin. »
S'éveillant tout à fait, tel un arbre sans sève
Qui craque sous le vent, il gémit et se lève.
Revêtu de son froc comme d'un linceul blanc,
Fantôme humain, il sort mais s'arrête un instant.
Il jette un long regard sur la demeure sainte
Et les échos renvoient le sanglot de sa plainte.
Il part ! Les pieds meurtris, la sandale en lambeaux
Glissant sur les cailloux détachés par les eaux,
Ruisselant il arrive à la villa fleurie.
Sur le seuil hors d'haleine il s'arrête et s'écrie
De sa voix dominant la nocturne clameur :
« Amoureux levez-vous votre père se meurt ! »

Funèbre messager et lugubre prophète,
Il a sonné trois fois, trois fois il se repète.
Un soupir lui répond mais il n'écoute pas,
Et descend de nouveau le sentier à longs pas.
Soudain l'obscurité disparait comme un charme,
Il augmente sa course et quand le cri d'alarme
D'Aïfer à demi fou sur la tour retentit,
Gabon se trouva là, sinistre dans la nuit !

Le jour pointait livide et l'aurore naissante
Pâlissait la clarté de la flamme mourante.
L'orage faisait trève ! Aïfer fut descendu
Dans une salle immense, où le portrait tout nu
De Dolorès penchait sur la couche déserte.
Il y fut déposé comme une masse inerte.
Rolland presse Stella tremblante sur son cœur.
La face de Gabon se couvre de pâleur.

Des mots entrecoupés décèlent l'agonie
Du moribond luttant pour une heure de vie.
Il mêle en son délire horrible et solennel
Les affres de l'enfer aux délices du ciel.
« Dolorès, s'écrie-t-il, ma Dolorès aimée
« Tu viens dans la fraîcheur de ta vingtième année
« Recevoir en tes bras pour l'immortalité
« L'esclave inaffranchi des fers de ta beauté.
« Je te vois, tu descends de ta fresque murale,
« Ta chair a revêtu son coloris d'opale ;
« Ta bouche est entr'ouverte au spasme du désir !
« Le passé n'est qu'un leurre auprès de l'avenir !
« Désespérante erreur ! fatalité cruelle !
« Mirage décevant ! Mais non, ce n'est pas elle !
« Ce n'est que le portrait, témoin inanimé
« Des tourments sans égaux d'un cœur inconsolé.

« La mort ! l'enfer ! Satan ! je me souviens du pacte !
« De mon sang j'ai signé ma perte par cet acte.
« Dolorès ! Dolorès ! je suis damné pour toi ! »
Tout était consommé ! — Stella pleure d'effroi.
Par la mort convulsé, le corps s'étend rigide.
De blême qu'il était Gabon devient livide ;
De sa bouche s'exhale une infernale odeur,
Du soufre son œil prend la bleuâtre lueur ;
Il écrase du pied sur la dalle de pierre
Le crucifix bénit pendant à son rosaire,
Et sa robe est changée en galbe de démon !
Il blasphème et s'écrie : « À moi ! je suis Gabon !
« Le moine des enfers, le grand prêtre du crime,
« Aïfer ! je t'ai jeté jusqu'au fond de l'abîme !
« Et l'Antéchrist prédit, par l'inceste conçu,
« De ta race naîtra ! Le Christ sera vaincu ! »

L'atmosphère s'emplit d'une fumée immonde ;

Le moine et le damné disparurent du monde ;

Sous la foudre et l'éclair le château s'ébranla ;

Dans les bras de Rolland s'évanouit Stella !

CHANT QUATRIÈME

Bon

Qui

Mira

Qui

Amo

Tout

Disp

Mais

La li

Au fo

LES PACTES

CHANT IVme

Bonheur où donc es-tu ? Fantôme insaisissable
Qui disparait soudain quand on croit t'approcher ;
Mirage décevant des longs déserts de sable
Qui fait naître l'espoir sans le réaliser.
Amours ! succès ! honneurs ! Fortune et renommée,
Tout ce que l'homme veut pour combler ses désirs,
Disparaissent bientôt en fuyante fumée,
Mais la lie est au fond du vase des plaisirs !
La lie est le cancer que le remords imprime
Au fond du cœur humain sans espoir de guérir.

Tant que l'enivrement des jouissances anime
Et fait vaciller l'âme au souffle du plaisir,
L'on ne sent pas agir ce cancer qui nous ronge,
Mais néanmoins son œuvre implantée à jamais
Lorsque le lendemain l'on réfléchit et songe
Fait ressentir au cœur ses douloureux effets !

Espoirs de l'avenir, angoisses du présent
Et regrets du passé : les mois et les années,
Les heures et les jours ont versé sur Rolland
Le flot toujours accru de leurs ondes troublées !
Sans accords et sans voix, il a banni sa lyre,
Sa plumc s'est brisée au roc de la douleur,
Il ne recherche plus quand la brise soupire
Et donne l'harmonie à son vers enchanteur
Les sentiments divins que traduit son génie !
Il a forcé la gloire à briller sur son front

Et son œuvre parfaite a suscité l'envie,
Mais aussi le respect des poètes sans nom.
Le monde a retenti du bruit de ses ouvrages,
La fortune a comblé Rolland de ses faveurs ;
Son nom sera connu dans la suite des âges
Et pourtant dans ses yeux ne luisent que des pleurs!

Il s'était souvenu lorsque Gabon l'infâme
Invoquait de Satan le pouvoir infernal,
Il s'était souvenu tout au fond de son âme
De ce pacte juré dans un moment fatal.
Quand l'orgueil du succès et la soif de la gloire
Le minaient à seize ans de leur âpre désir,
Il avait tout donné pour tenir la victoire
Ne pensant qu'au présent, sacrifiant l'avenir.
Mais hélas ! aujourd'hui tout s'écroule et tout som-
Il renie un succès qu'il doit payer si cher, [bre ;

À quoi peut lui servir d'être sorti de l'ombre
Si c'est pour retomber dans l'éternel enfer !
Stella ne parvient pas à distraire sa peine,
En vain elle s'efforce à calmer sa douleur
Par des mots pleins d'espoir, mais il l'écoute à peine
Et se perd de nouveau dans la nuit de son cœur !

Que t'ai-je fait, grand Dieu ! pour me mettre en ce
Que ne m'as-tu laissé dans l'oubli du néant, [monde !
Au lieu de me jeter en cette vie immonde,
J'y serais malheureux : tu le savais pourtant !
Certes tu l'as voulu ; fatalité cruelle
Qui jette à l'infortune un être malgré lui,
Et pousse vers l'erreur notre âme qui chancelle
A l'aspect imprévu de son bonheur enfui.
Ah ! Néant, s'écrie-t-il, néant impénétrable
D'où nous sommes sortis pour n'y jamais rentrer,

Je voudrais être encor dans l'abîme insondable
D'où l'aveugle destin est venu me tirer !
Néant ! si j'étais dieu, je te ferais l'asile
Où les bannis du ciel dirigeraient leurs pas,
Mais à quoi bon rêver d'un espoir inutile :
Je souffrirai toujours et je ne mourrai pas !

Ainsi gémit Rolland dans sa douleur immense. —
Deux jumeaux étaient nés : le fruit de ses amours,
Et leurs regards si doux lui parlent d'espérance,
Mais l'espérance est morte en son cœur pour tou-
Douce et bonne, Stella respecte la détresse [jours.
Du poète adoré qu'elle ne comprend plus...
Mais que de nuits passées en amère tristesse,
En rêves incompris et en pleurs superflus !
Elle replie alors sa tendresse de mère
Sur les deux chérubins au long regard profond.

Son fils aux cheveux d'or porte le nom du père,
Sa fille aux yeux d'azur de sa mère a le nom.
L'on peut lire déjà sur leurs pâles visages
Le reflet adouci de longs tourments vécus :
Atavisme fatal qui fait redire aux âges
Les vices du passé mais aussi ses vertus !

Quand le malheur s'attache à l'être que l'on aime,
Il ne lui suffit pas d'exercer son pouvoir
Et de briser un cœur par sa force suprême,
C'est surtout l'être aimant qu'il semble lui falloir :
Tout en n'en visant qu'une il atteint deux victimes
Et souvent la seconde au cœur moins bien trempé
Succombe tout d'abord, innocente des crimes,
Causes de ces malheurs qui viennent les frapper !
C'est ainsi que Stella doux ange à l'âme pure,
Souffrant de la douleur de l'amant adoré

Sans se plaindre jamais, étouffant tout murmure,
S'éteignit doucement dans les bras de l'aimé !
Mais avant de mourir et de quitter la terre
Elle dit à Rolland : « Je vois le ciel ouvert ;
Dieu nous attend là haut, j'y vois aussi ma mère ! »
Mais Rolland sanglotait ne songeant qu'à l'enfer !

Sur le bord d'une source à l'incessante plainte
Où croissaient enlacés quelques saules pleureurs,
Stella fut déposée en une étroite enceinte
Sous une dalle blanche et des monceaux de fleurs.
Rolland s'agenouilla, mais chez lui la prière
Se changeait en sanglots. Il ne la verrait plus
Celle qui fut sa joie et sa seule lumière
Dans les sombres sentiers de ses espoirs déçus !
Disparue à jamais comme l'aube dorée
Sous les plis d'un nuage à l'épaisse noirceur ;

Il ne la verrait plus l'innocente adorée
Dont l'amour emplissait le vide de son cœur !
« Stella, s'écria-t-il, dis-moi, tu n'es pas morte !
« Ce n'est pas ton tombeau qui me sent tressaillir !
« C'est un rêve hideux qui m'accable et m'emporte...
« Non, ce n'est que trop vrai—Si je pouvais mourir !

Après avoir vécu dans sa peine mortelle
Et séché jusqu'au fond la coupe des tourments,
Rolland se ranimait dans une vie nouvelle
Et songeait à fixer le sort de ses enfants.
Il n'avait oublié la prédiction sinistre
Qu'il avait entendue à la chute d'Aïfer
Par la voix de Satan — du moins de son ministre—
Et voulait arracher ses enfants à l'enfer.
Un jour, il prit son fils, à l'œil rempli de flammes,
Puis il le conduisit au cloître du sommet,

Alors menant sa fille en un couvent de femmes,
Il revint solitaire et triste à son chalet !
Ainsi, se disait-il, lorsque sonnera l'heure
Où le pacte maudit pourrait les réunir,
Je pense, avec raison, que leur sainte demeure
De cette réunion saura les garantir !

CHANT CINQUIÈME

Prè

Un

Là,

Ses

Il r

Le

Les

Où

Il a

Il r

LES PACTES

CHANT Vme

Près du tombeau fleuri qui renferme Stella,
Une semaine encor solitaire il resta
Là, seul, il revécut, enfoncé dans lui-même,
Ses heures de bonheur et de souffrance extrême.
Il revit en son rêve Aïfer, Stella, Gabon,
Le manoir, le couvent, la mer à l'horizon,
Les grands bois toujours verts, témoins de son
Où seul avec Stella, l'amoureuse déesse, [ivresse,
Il avait entrevu les délices du ciel !
Il ressentit aussi l'amertume et le fiel,

L'insondable néant des jours sans espérances !
Un avenir tissé d'éternelles souffrances
Se dresse devant lui. — Désespoir superflu !
Inutiles regrets ! — Rolland ! Tout est perdu !
Semblable au vieux soldat, dépouillé de ses armes,
Son âme se fondit en d'abondantes larmes !

Les ronces avaient cru sur le château d'Aïfer,
La rouille avait rongé les grillages de fer,
Les voûtes s'écroulaient, leurs parois démolies
Formaient un large amas de pierres désunies.
Dans les caveaux ouverts s'abritaient des serpents.
Seule, la tour bravait les morsures du temps.
Assise fortement sur sa base profonde,
Elle semblait cracher à la face du monde
Le provocant défi de n'oser parvenir
À renverser ses murs sans lui-même y faillir !

Dans le chemin couvert de l'ombre des grands ormes,
Les pieds embarrassés dans les débris informes
De ce qui fut jadis un manoir opulent
Un homme avance seul : cet homme c'est Rolland !
Il murmure des mots au sens cabalistique
Et s'affaisse éperdu sous le porche gothique !

Tout à coup il se dresse, il entre dans la tour,
Referme les panneaux, les clôt à triple tour.
Il se tient immobile en la noirceur humide,
Une pâle clarté rend sa face livide,
Mais son œil injecté de fureur et de sang
Projette mille éclairs comme un foyer ardent !
Il forme autour de lui quatre cercles magiques,
Il blasphème trois fois en phrases hébraïques,
Puis termine hurlant : " Béelzébuth ! Lucifer ! [fer !"
" Satan ! Vous tous, à moi ! Sombres dieux de l'en-

Un instant s'écoula dans un affreux silence;
Lorsque subitement une tempête immense
Envahit le manoir dont la base oscilla,
Puis un être apparut, s'écriant: "Me voilà!"
Une douce lueur emplit alors l'enceinte
Et Rolland regarda sans frayeur et sans crainte.

L'être se tient debout. D'une mâle beauté;
Splendide et rayonnant; chaste en sa nudité;
Le visage rêveur, plein de mélancolie;
Tout dénote en ses traits la douceur infinie
Et l'exquise bonté que l'on trouve parfois
Dans le noble maintien des puissants ou des rois!
Si ce n'est la clarté qui rayonne et l'éclaire
Rien ne le distinguait des êtres de la terre.
Après quelques instants d'attente et d'examen,
Il avance d'un pas et prenant dans sa main

Les deux mains de Rolland qui, muet, le contemple
Comme on contemple Dieu sur le trône du Temple,
Il lui dit : " Me voilà ! que me veux-tu, mon fils ?
Dévoile-moi ton cœur ; raconte les soucis,
L'angoisse et le tourment dont ton âme est atteinte,
Je viens te consoler, mon fils, parle sans crainte ! "

Dans l'air se répandit un parfum inconnu.
Et Rolland soupira : « Maître, je suis venu,
« Fou de mon désespoir, terrassé par ma peine,
« Comme le cerf chassé s'en vient à la fontaine
« Ranimer la valeur de son cœnr affaibli ;
« Maître, je suis venu te demander l'oubli ! »
L'œil voilé de Satan s'éclaira d'une flamme,
Son regard pénétra jusqu'au tréfond de l'âme
De Rolland fasciné sous cet œil de vautour :
« Je t'ai donné, dit-il, la richesse et l'amour,

« J'ai fait vibrer ton cœur sous les chants de victoire
« Et j'ai paré ton front du halo de la gloire,
« Mais je veux bien encor te combler aujourd'hui.
« Va, mon fils, sois heureux, je t'accorde l'oubli ! »
Un grand souffle suivi d'une noirceur intense....
Et Rolland resta seul, plongé dans le silence !

Dans les brumes du soir, le château disparaît,
Rolland marche toujours sans trêve, sans arrêt ;
Tout son être respire une paix absolue,
Son regard éclairé d'une joie inconnue
Repose avec amour aux branches des grands bois ;
Il redit aux écnos ses ehansons d'autrefois ;
Il sourit au berger qui fait paître ses chèvres,
Et des mots de bonheur se pressent sur ses lèvres.
Passé, douleur, tourment : il ne se souvient plus,
Il a tout inhumé sous les débris moussus

À la base des pics, et son âme exaltée
S'enivre de l'espoir d'une vie enchantée.
Le remords s'est éteint au souffle du plaisir,
Rayonnant et doré s'annonce l'avenir,
Ainsi pense Rolland qui, d'une allure agile,
Se dirige à longs pas vers Paris, la grand' ville.

Les portes du palais s'ouvrirent à son nom :
D'un poète célèbre il avait le renom,
Et l'on savait que l'or de sa main toujours pleine
S'échappait, ignoré, comme l'eau souterraine
Qui répand ses bienfaits en les tenant cachés.
Pour être admis de tous, certes c'était assez.
Aussi se laissa-t-il emporter plein d'ivresse
Par la mer des plaisirs dont la vague traîtresse
Le bercait oublieux des affres du passé.
Inerte, il surnageait comme un arbre arraché

Par la fureur du vent au sable d'or des grèves.
Nulle ombre ne venait désenchanter ses rêves,
Il goûtait enivré les charmes de l'oubli,
Son cœur se délectait d'un bonheur infini
Jusqu'au jour où, poussé par l'infernal génie,
Il sombra dans le gouffre où guette la Folie !

CHANT SIXIÈME

D

Q

Il

« I

Cl

L'

« M

« F

« I

LES PACTES

CHANT VIme

Dans les cloîtres cachés, loin du regard humain
Quand Rolland eut conduit ses enfants par la main,
Il eut soin de répondre à l'enquête exprimée :
« Mon fils se nomme Edgard et ma fille Renée !
Changeant ainsi leurs noms, afin qu'à l'avenir
L'espace entre eux deux fût moins facile à franchir.
« Moine, je vous remets ce frêle petit être.
« Prêtre ! De cet enfant vous formerez un prêtre,
« Il ne franchira plus l'enceinte de ces murs,

« Il unira sa voix aux chants sacrés et purs.
« Vers le ciel montera l'encens de sa prière, [père ! »
« Mais, hélas ! c'est en vain qu'il priera pour son

Sur les bords de la Loire aux sables découverts,
A l'ombre de cyprès et de pins toujours verts,
Quelques femmes cachaient leurs innocentes vies,
Amoureuses du Christ, extasiées et ravies.
C'est là que le poète, après avoir franchi
Un long chemin pierreux sous le soleil blanchi,
S'arrêta fatigué, pressant sur sa poitrine
La fille de Stella, dont la face enfantine
Lui rappelle la mère et fait bondir son cœur.
Dans la porte entr'ouverte app[illegible]eur :
« Pénètre ici, ma fille, en c[illegible]heure[illegible] asile
« Tu couleras tes jours innocente et tranquille ! »

Dans les siècles passés, et même maintenant,
C'est un principe faux que de mettre un enfant
Sous les chaînes d'un cloître et nourrir l'espérance
Qu'il y demeurera toute son existence.
C'est un principe faux et barbare à la fois.
Quel droit avons-nous donc de promulguer des lois
Qui fixent l'avenir d'un être sans défense ?
N'a-t-il donc pas acquis au jour de sa naissance
Le pouvoir de choisir le chemin préféré
Et d'y marcher tout droit d'un pas délibéré,
Sans que nous nous mêlions de mettre sur sa route
Le désespoir tissé des angoisses du doute ?

Certes, je reconnais à l'homme décidé
D'abandonner le monde où son cœur s'est vidé,
Le droit et le pouvoir de se vêtir de bure,
De mortifier son corps, de coucher sur la dure,

De manger du pain noir, de s'abreuver de fiel
En maudiscant la vie et ne visant qu'au ciel !
Mais je ne comprends pas qu'à l'âge le plus tendre
L'on abuse de nous jusqu'à venir nous prendre
Et fixer notre cœur comme à l'anneau d'un mur,
Tandis que les oiseaux s'envolent dans l'azur
Et que d'autres enfants tout vibrant de jeunesse
Emplissent les grands bois de leurs cris d'allégresse !

Et peut-on s'étonner si la digue un beau jour
Se rompt sous les efforts de jeunesse ou d'amour
Qui coulent à longs flots dans le sang de leurs veines,
Si joyeux d'échapper, à leurs trop longues chaînes,
Ces êtres éperdus se jettent aux plaisirs
Comblant l'abîme ouvert de leurs nouveaux désirs ?
Le monde est étonné, lorsque de sourdes plaintes
Réveillant les échos de ces demeures saintes,

Laissent percer dehors les scandales commis
À l'ombre de la Croix ! — Et s'il était permis
De fouiller jusqu'au fond le sol des cimetières,
A nos yeux surgiraient d'effroyables mystères !

Comme un jeune lionceau, le petit fils d'Aïfer
Rugissait en tournant dans sa cage de fer.
Il se mangeait le cœur dans l'enceinte murée
Que dominait la croix à l'armure dorée.
Sa face respirait le plus profond ennui,
Il blasphémait tout bas, à l'ombre de la nuit
Quand le moine levé, d'un pas de somnambule,
Quitte, encore endormi, le lit de sa cellule.
Il blasphémait tout haut, lorsque demeuré seul
Sur son grabat de crin, recouvert d'un linceul,
Il entendait le chant lugubre et monotone
Comme dans les déserts une brise d'automne !

Vingt ans il demeura sans pouvoir s'échapper
N'ayant pour horizon que l'immense clocher !
Le visage pâli par la chaux des murailles,
La faim toujours criant dans ses jeunes entrailles,
Mais l'esprit indompté, rebelle et n'aspirant
Qu'à l'espoir de sortir de cet affreux néant.
Vingt ans il se soumit à la règle cruelle,
Mais l'orage grondait et souvent sa prunelle
Brillait de mille éclairs de colère et d'horreur
Tandis que d'autres fois, il attachait son cœur
Aux charmes émollients que procure l'étude
Et des rêves ailés peuplaient sa solitude !

Un jour près de l'autel, tout de blanc revêtu,
Il couvre de son corps la dalle mise à nu.
On le voile en entier d'un long drap mortuaire,
Symbolisant ainsi qu'il est mort à la terre.

Puis, en le relevant, l'évêque prend sa main
Et verse sur ses doigts un liquide divin.
" Admis, dit le vieillard, au sacré ministère.
" Ce que vous délierez ou lierez sur la terre
" Également le sera dans les livres du Ciel ;
" Je vous consacre ici prêtre de l'Éternel ! "
Le lévite nouveau dans l'ombre du silence
Se retira couvert d'une pâleur intense...

La fille de Stella, quand son père eût quitté,
Se trouva comme un pauvre à qui la Charité
Fait l'aumône du toit et de la subsistance ;
Ne se mêlant jamais aux plaisirs de l'enfance,
Toujours triste, abattue et songeuse à la fois,
Elle se souvenait de l'ombre des grands bois,
Des cascades franchies à l'écume mousseuse,
Des chemins serpentant la montagne neigeuse,

Des sables d'or lavés par la mer qui grondait,
De la cîme des rocs que le goëland rasait,
Et son œil est mouillé quand son rêve l'emporte
Vers la tombe fleurie où gît sa mère morte !

Fleur de sommets brumeux, transplantée au soleil
Elle souffre en silence et gémit vers le ciel ! —
Mais elle ne sent pas le poids de l'injustice
Qui transforme sa vie en éternel supplice. —
Ignorant un passé qui la ferait frémir,
Ne cherchant pas encore à percer l'avenir,
Simple comme Stella, comme elle résignée,
Elle courbe son front, la douce abandonnée,
Sous le joug incessant d'un règlement odieux.
Quelques larmes, c'est vrai, découlent de ses yeux,
Elle sent la tristesse envahir sa pensée
Mais étanche le sang de son âme blessée !

Ainsi grandit Rénée. Et l'instant est venu
Où sanglotant tout bas, le pas irrésolu,
Elle avance en tremblant, blanche comme un suaire,
Et s'effrondre à genoux au pied du sanctuaire.
Des fleurs couvrent l'autel et leurs parfums trou-
S'élancent vers le ciel mélangés à l'encens. [blants
L'orgue remplit la nef de ses flots d'harmonie,
Tandis que les cheveux de Rénée alanguie
Tombent sous les ciseaux comme une gerbe d'or !
Et se levant debout par un suprême effort,
Elle consacre à Dieu son âme délaissée
Mais la bouche trahit le fond de la pensée !

Un vent de liberté soufflait sur les esprits.
Les scandales vécus à l'ombre des granits
Qui composent les murs des anciens monastères
Avaient enfin cessé de rester des mystères !

La nonne épouvantée et le moine banni
Lancent un anathème au front de l'ennemi.
Le pape déclara de sa prison de Rome
Qu'il était sacrilège et interdit à l'homme
De vouloir découvrir les secrets enterrés
Par la Religion dans les croîtres murés.
Mais tout fut emporté comme des feuilles mortes :
Les cloîtres sont vidés et closes sont leurs portes.

CHANT SEPTIÈME

Qu

Le

Le

Et

Ma

Iso

Au

Et

Qu

De

LES PACTES

CHANT VIIme

Quand l'orage eût passé, déchaînant sous ses pas
Le flot impétueux du courroux populaire,
Le calme rétablit la nonne au sanctuaire
Et de nouveau les chants retentirent tout bas.
Mais les moines chassés durent courir le monde,
Isolés et tremblants, sans espoir de retour
Aux cloîtres interdits de leur ancien séjour
Et creuser autre part la fosse de leur tombe !
Quand la porte s'ouvrit sous l'effort répété
Des agents de la loi, tandis que ses confrères

Exhalaient vers le ciel le cri de leurs misère
Edgard sentit son cœur bondir de liberté...
Il s'élance d'un trait, comme une bête fauve
De son piège rompu par l'effet du hasard ;
Une joie indicible éclaire son regard ;
Vers le chemin d'exil, délirant il se sauve.
Un instant il s'arrête au tomheau de Stella ;
Il cueille de sa main une rose tardive
Dont la tige a poussé sur les bords de la rive
Qui serpente en chantant autour de la villa.
Il se revoit alors aux jours de sa jeunesse
Quand son père rêvait sous les berceaux en fleurs,
Ou que près de sa mère il écoutait sa sœur,
Et son âme s'emplit d'une vague tristesse...
Il pénètre anxieux dans le chalet fermé
Depuis le jour néfaste où Rolland prit la fuite ;

Il l'examine un peu mais il en sort bien vite
Et poursuit son chemin ivre de liberté !

Il passe le manoir, il descend vers les grèves,
Traverse les forêts, entre dans les cités,
Et rempli de désirs, change en réalités
Ce qui par le passé fut l'objet de ses rêves !
Il rejette bien loin les murmures secrets
De son âme abreuvée aux sources de l'Église.
Sans remords il se livre au plaisir qui le grise,
La coupe est encor pleine, il la vide à longs traits !
Mais il en veut encor. Sa soif inassouvie
Fait sentir l'aiguillon de sa brûlante ardeur
Qui l'incite toujours, et pour combler son cœur
Edgard doit consacrer le restant de sa vie.
Il traverse les mers, aborde en Amérique,
Se mêle aux étrangers, prend part à leurs travaux,

Tout se préente à lui sous des aspects nouveaux
Et c'est d'un homme heureux qu'il porte la tunique !
Dans les brumes des nuits s'éclipse le passé
Au cortège nombreux de tourments et de peines ;
Un soleil éclatant fait couler dans ses veines
Le flot longtemps captif de son sang oppressé.
Il se voit vivre, enfin, libre de toute chaîne ;
Uni, calme et serein s'annonce l'avenir,
Il suit uniquement la loi de son désir
Tout entier à la joie, il ignore la haine ;
Mais, néanmoins, bientôt quand il connut la vie,
Quand sa lèvre eût goûté tous les plaisirs offerts,
Il reprit son bâton, retraversa les mers
Et joyeux, refoula le sol de sa patrie !

En traversant la Loire en face du couvent
Où Rénée inconnue avait grandi sans tache

Mais non sans regretter le serment qui l'attache,
S'élevait un clocher bâti contre le vent.
À ses pieds s'allongeait une rustique église,
Et près d'elle entouré du jardin de la Mort
Un humble presbytère écrasé sous l'effort
Des siècles amassés sur sa toiture grise.
C'est là que le hasard, aveugle et sans raison,
Ou peut-être guidé par une main secrète,
Conduit Edgard, le fils de Rolland le poète
Et l'établit curé dans cette humble maison.
Edgard avait repris l'habit de la prêtrise,
Après une retraite il avait résolu
De revenir au Dieu qu'il avait méconnu
Et de se consacrer tout entier à l'Église.
Dans sa charge nouvelle il était obligé
De faire les sermons chez les religieuses,

Et d'entendre parfois leurs confessions pieuses.
Jeune comme il l'était c'était un peu risqué.
Souvent il rencontrait les sœurs hospitalières
À travers le village allant donner leurs soins,
Et portant des secours pour parer aux besoins
Des malades gisant sous le toit des chaumières.
Ce service était fait par les sœurs tour à tour.
Parfois il se joignait à la nonne charmée,
C'est ainsi qu'un beau jour il rencontra Rénée,
Et ressentit pour elle un invincible amour!...

Quand la première fois sur une barque grêle
Il la vit traverser le fleuve impétueux,
Il soupçonna déjà qu'il serait bien heureux
S'il pouvait être aimé de cette vierge frêle.
Puis lorsqu'elle aborda sur le sable doré,
La voyant s'avancer sous sa cornette blanche,

Il se cacha timide à l'ombre d'un branche
Et grava dans son cœur son portrait adoré ;
Longtemps il la suivit sur la route poudreuse ;
Plus longtemps il rêva sous le porche roman.
Emporté dans son rêve il bâtit un roman
Où la pudique sœur se change en amoureuse..
Souvent il la revit lorsque la charité
L'éloignait un instant des murs du monastère ;
Parfois, plus près encor, dans l'ombre et le mystère
Sous le voile abattu qui cachait sa beauté ;
C'est là qu'il découvrit en cette âme souffrante
Les ravages commis par la captivité.
Il voulut jusqu'au fond lire la vérité
Et mettre à nu la plaie entr'ouverte et sanglante.
Il entrevit bientôt la flamme de l'amour
Qu'il avait allumé chez cette vierge pure.

Pouvait-il résister quand pâle elle murmure
Le secret arraché sans espoir de retour ?
Il ne résiste pas, il se laisse conduire
Sur le chemin fleuri des rêveurs amoureux :
Il adora Rénée et se trouvait heureux
Quand près d'elle à genoux il pouvait le lui dire.

CHANT HUITIÈME

Co

Sc

El

El

Ou

So

El

Et

Se

So

LES PACTES

CHANT VIIIme

Contre l'amour puissant qui courbait sa pensée
Sous un joug tout nouveau, faible luttait Renée.
Elle aimait : et son cœur vibrait d'un doux émoi,
Elle appelait en vain la force de la foi
Ou la grâce de Dieu pour lutter avec elle ;
Son amour triomphait et, bientôt infidèle,
Elle doutait de tout, de Dieu, de ses serments,
Et se livrait entière à ses rêves troublants.
Semblable au prisonnier dont on brise la chaîne,
Son âme s'envolait, ne s'arrêtant qu'à peine

Aux reproches amers dictés par la raison,
Heureuse d'échapper aux fers de sa prison.
Aimer, se disait-elle, aimer, aimer encore !
Me consacrer toujours à celui que j'adore,
M'associer à sa joie, alléger son tourment
Et me lier à lui par un divin serment !

Parfois un désespoir qui se mêlait de honte
La jetait à genoux sur le chemin qui monte
Vers le triple Calvaire où, sanglant et crispé,
Le visage du Christ meurt plein de majesté.
Enlaçant de ses bras l'immense croix de pierre
Elle exhale tout haut le cri de sa prière,
Elle colle sa lèvre, en un ardent baiser,
Et demande à son Dieu de venir la sauver.
Mais Dieu n'écoute pas ou ne veut point entendre,
Car dès les premiers pas, lorsqu'elle veut descendre

Et que son œil perçoit, là-bas, de l'autre bord,
La barque de l'amant sur le fleuve qui dort,
Son amour la reprend, plus violent, plus intense ;
Pouvant ainsi juger sa profondeur immense,
Elle ne combat plus et se livre au hasard
Qui la place bientôt sous l'égide d'Edgard.

Ils s'en vont tous les deux par les monts, par les plai-
Délivrés à jamais du fardeau de leurs chaînes, [nes,
Libres comme l'oiseau, libres comme le vent,
Sans soucis, sans regrets, ils marchent en avant.
Ils ont jeté leur froc sur le bord de la route
Et perdant avec lui l'amertume du doute,
Le poison quotidien, les rancœurs du passé,
L'absurde règlement dont leur être oppressé
Eut à subir captif l'hypocrisie infâme,
Ils jouissent d'une paix inconnue à leur âme.

Ils vivent pour eux seuls, perdus dans leur amour;
Enlacés et vibrants comme le premier jour,
Ils s'aiment sans repos et marchent dans la vie,
Satisfaits et joyeux car leur âme ravie
Dans les rêves éclos sous les feux du soleil
Semble pouvoir atteindre à l'au-delà du ciel.

Depuis longtemps déjà, le couvent et la Loire
Se perdaient dans la brume au fond de leur mémoire.
Ils avaient déjà fait un immense chemin
Quand Edgard annonça qu'ils en touchaient la fin.
« Je te mène, Renée, au châlet de mon père,
À mi-côte d'un pic, aux pieds d'un monastère
Aujourd'hui, grâce à Dieu, presque tout démoli.
C'est là que j'ai souffert, c'est là que j'ai maudit,
C'est là que j'ai passé les jours de ma jeunesse
Dans la profonde horreur et l'amère tristesse,

Dans le mortel ennui de la captivité
Jusqu'au jour où sonna l'heure de liberté.
J'ai juré de raser jusqu'à niveau de terre
Cet antre d'infamie aux assises de pierre.
Je veux les démolir, je ne veux plus les voir,
Ces lieux témoins maudits d'un affreux désespoir ! »

« Alors le souvenir des misères passées
Disparaîtra bientôt de nos âmes troublées,
Nous coulerons tous deux, sous le toit du chalet,
Les heures d'un bonheur immuable et complet.
Là-bas nous serons seuls nous aimant loin du monde,
Éloignés à jamais de son contact immonde,
De ses plaisirs menteurs, de ses vices profonds,
Sans avoir à rougir de ses odieux soupçons,
Sans craindre le mépris ni l'injustice amère,
Nous cacherons à tous notre amour solitaire !

Je vivrai pour t'aimer, tu m'aimeras aussi.
Regarde ce sommet, ne vois-tu pas d'ici
Briller sous le soleil ces murailles croulantes ?
Laisse ton regard suivre et descendre les pentes,
Il rencontre bientôt, au milieu des déserts,
Mon vieux chalet pointant parmi les arbres verts.

« C'est là que le bonheur, don de la Destinée,
Nous emmène tous deux, ô charmante Renée !
C'est là que près de toi, sous les berceaux en fleurs,
Je parlerai d'amour et sècherai tes pleurs
Si jamais dans ta vie, ô ma divine reine,
Surgissait le soupçon d'une minime peine !
Je ne m'appartiens plus, j'appartiens tout à toi,
À toi qui dut trahir tes serments et ta foi
Et lutter contre Dieu pour me donner ton âme,
À toi qu'un monde impur ose traiter d'infâme !

T'aimer n'est pas assez : je t'adore à genoux ;
Je voudrais être dieu, te couvrir de bijoux,
Construire des palais où tu serais heureuse,
Faire tomber du ciel l'harmonie amoureuse,
Déposer à tes pieds les plus rares des fleurs ! [meurs ! »
Je ne suis rien, c'est vrai, mais je t'aime et j'en

« Que puis-je regretter, Edgard, si tu m'adores ?
Jadis quand je mêlais, sous les voûtes sonores
Du temple du couvent, ma voix aux chants d'amour,
Mon rêve allait chercher dans ton humble séjour
L'aliment ou l'espoir nécessaire à ma flamme
Et bâtir en ton cœur un abri pour mon âme !
Longtemps j'ai dû lutter, longtemps j'ai combattu ;
Je me figurais mal ce qu'était la vertu ;
Mon esprit obscurci par de vieilles légendes
Voyait l'enfer ouvrir ses portes toutes grandes.

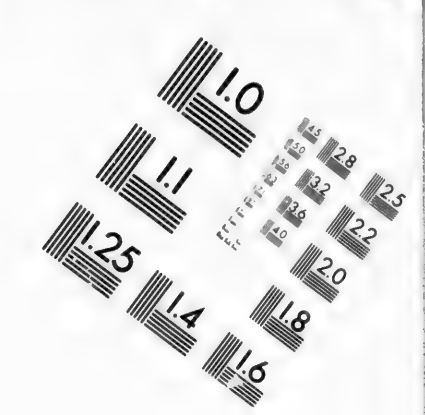
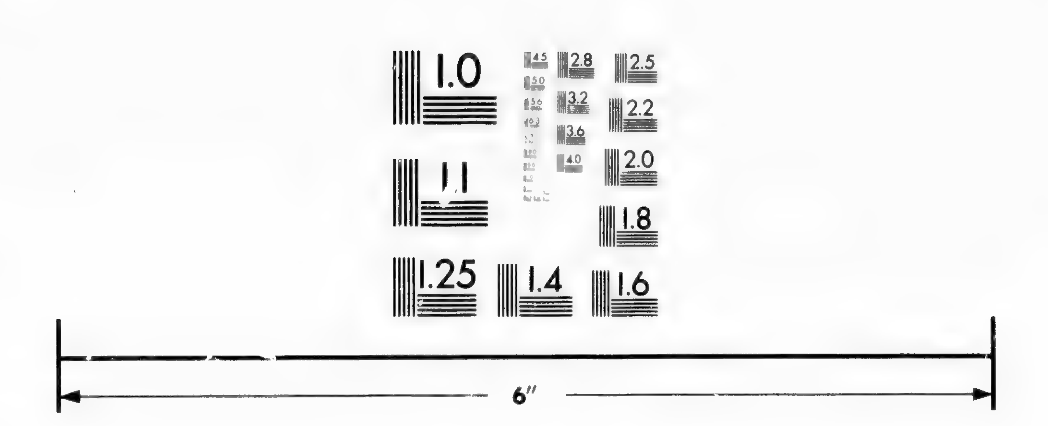


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0

Prêts à me dévorer, comme un serpent l'oiseau,
Je voyais des démons au fond de mon tombeau !
Que m'importe un palais, qu'importe une parure,
N'avons-nous pas à nous les fleurs de la Nature ?
Ma vertu c'est l'amour, c'est renoncer à moi,
C'est vivre de ta vie et mourir avec toi ! »

L'astre du jour s'était incliné vers l'Espagne ;
Une brume grisâtre inondait la campagne,
Déjà tout sommeillait sous la touche du soir
Quand Edgard et Rénée atteignent le manoir.
Celui-ci n'était plus qu'une masse sans forme,
À part la vieille tour qui se dressait énorme,
Insensible à l'injure et des eaux et des vents.
Leur œil s'y reposa quelques furtifs instants,
Mais aucune lueur de leur lointaine enfance
Ne vint les éclairer ni troubler leur conscience.

Se penchant vers les flots qui roulent dans les fonds
De l'humide vapeur ils humectent leurs fronts.
Mais reprenant bientôt leur marche interrompue
Enlacés tous les deux en une étreinte émue
Ils foulent le chemin qui conduit au sommet
Et forcent en tremblant la porte du chalet !
Enfin ils étaient seuls, seuls pour la vie entière.
La fatigue et l'amour abaissaient leur paupière ;
Sur la couche où Rolland avait aimé Stella
Dans les rêves ailés leur âme s'envola.
Contre son cœur Edgard pressait Rénée encore
Lorsque le lendemain dès les feux de l'aurore
La nature vibra sous l'hymne du matin.
Ils sortirent ensemble et frayant un chemin
À travers les rosiers et les jasmins sauvages,
Repoussant les rejets qui frappent leur visages,

Ils arrivent enfin près des saules pleureurs
Où Stella reposait sous de rustiques fleurs.
Et Rénée écartant les ronces de la pierre
Reconnaît aussitôt : la tombe de sa mère !

....

La vérité surgit à leur œil étonné
Mais il était trop tard l'Antéchrist était né ! !

ÉPILOGUE

LES PACTES

ÉPILOGUE

La terre frémira.... Phénomènes étranges ;
Dans les cieux obscurcis apparitions d'anges,
Séraphins prosternés sous les pieds des démons ;
Satan devenu Dieu, vénéré par les bons.
Le Pape renversé de son trône de Rome ;
Les évêques prêchant la révolte de l'homme
Contre l'ordre établi depuis dix-neuf cents ans.
Les pères égorgés de la main des enfants ;
La fille aux lieux impurs conduite par sa mère ;
Le frère haché sanglant par l'arme de son frère.

L'ignorant applaudi, le savant rejeté.
Le voleur orgueilleux sur un trône exalté.
Le pauvre méprisant des monceaux de richesse ;
Les riches adoucis soulageant la détresse !
Les amours supprimés du monde corrompu ;
Le vice tenant lieu d'honneur et de vertu :
Jusqu'au jour où par Dieu, de l'orbe détachée,
Une étoile sera sur la terre lancée
Et le globe à jamais de l'Univers banni
Redeviendra néant, néant dans l'Infini !
